

le passeur

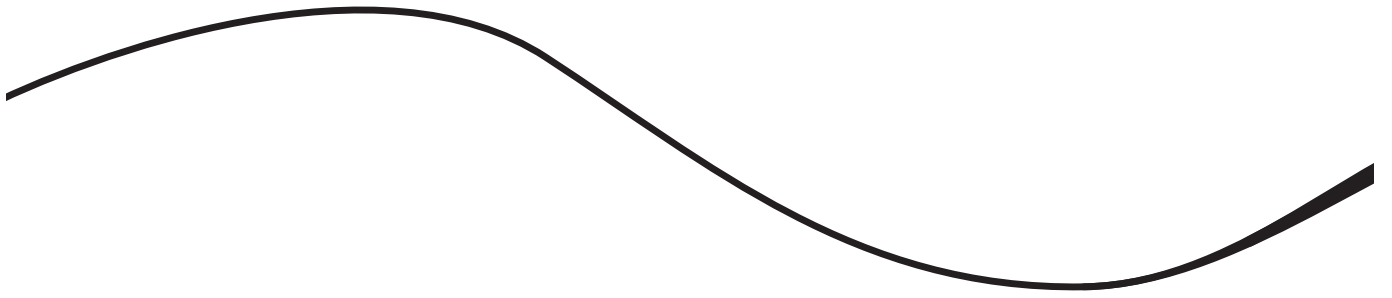
Numéro 46 | année 2021



Poésie
Récit



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE



En guise de préambule

Les semaines se sont transformées en mois, puis en une année complète et maintenant, nous souhaitons que cette pandémie ne soit plus qu'un vague souvenir. Ce virus nous en a fait voir de toutes les couleurs entre bouleversements, adaptations constantes, désespoir et espoir

Le slogan « ça va bien aller » a perdu son éclat des premières semaines et a été remplacé par une morosité ambiante et le déchaînement sur les réseaux sociaux. La vie reprendra peu à peu et les contraintes sanitaires diminueront. Une question demeure : serons-vous pareils ou cette période de dormance nous aura permis de penser l'avenir?

Mais, vous, membres de la FQLL, vous avez continué à écrire et maintenant, vous nous partagez vos textes. Certains reflètent les conséquences de cette situation exceptionnelle, d'autres nous font sourire ou encore réfléchir sur les états multiples de la nature humaine.

Heureusement, tous les textes du Le passeur 46 seront toujours accessibles pour notre plus grand réconfort.

Cette année, le Prix Paulette-Chevrier se dédouble et deux lauréatEs seront couronnéEs, un pour un texte poétique et un autre pour un récit. Tous les auteurs des textes publiés dans cette revue sauf ceux de la section Hors Compétition sont admissibles au Prix Paulette-Chevrier qui sera décerné à la fin juin 2021. Les noms des gagnantEs seront diffusés sur le site internet de la FQLL.

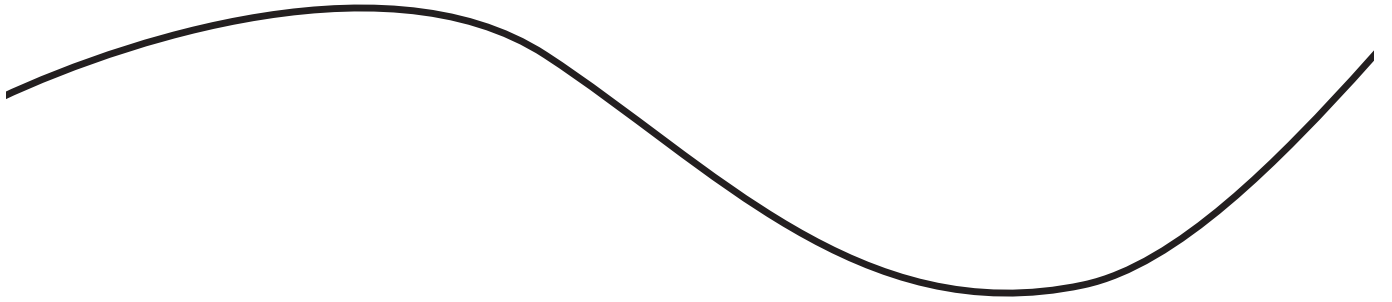


Table des matières

Carnet d'écriture

Poésie

Confinement	9
Je veux te vivre	10
Papillon de vie	12
Errance	13
Égarement	14
Manifeste	16
La vieille dame	18
Autant en emporte le temps	19
Abandonnée	20
De l'ombre à la Lumière	22
L'énigme	24
Gare aux adieux...	26
Amertume	27
Destinée	28
Poésie photo-graphique	29

Récit

Nostalgie!	32
Épouvante	33
La face cachée du monde civilisé, le choc	36
Grisaille	38
La fatigue de la plume	40
La dérive et l'espoir	42
Tout droit devant	44
Vert fluo	46
Consumée	48
Une nuit d'orage	49
Réveil brutal	51

Hors compétition

Haïkus	55
--------	----



Carnet d'écriture



Poésie

Carnet d'écriture POÉSIE nous emporte dans l'imaginaire fécond d'auteurEs qui créent, pour nous, des expériences uniques.

On y fait des trouvailles captivantes qui nous emportent dans l'imagination féconde de membres de la FQLL!

*Carnet d'écriture
Bas-Saint-Laurent*



Confinement

Jocelyne Gallant

Arrive comme un voleur
Prends nos moments précieux
Proximité devenue l'inconnu redoutable
Suspend le temps
Des éclats de souvenir
Se glissent dans notre mémoire
Pour espérer l'avenir
Les cueilleurs de p'tites joies de la proximité
Sont endormis
La solitude se frotte sur nos voisins
Mais garde espoir
Le bleu du ciel du confinement parle à l'univers
Le virtuel amasse les bisous, les câlins
Qui rêvent de liberté
Les rêves sont mis en sourdine
Les enfants jouent à se réinventer l'amusement
Le printemps solitaire
Éveille le marcheur affairé
Qui épie les espaces
L'espoir accroche aux fenêtres
Leurs messages colorés
L'univers se touche
Et prépare le devenir
Le jaillissement solidaire explose
Adoucisse le temps
Quand on regarde plus loin ensemble
Les peuples assombris s'éveillent
Et les étoiles couvrent nos lendemains

Je veux te vivre

Céline Larouche

Fin du théâtre solitaire,
de la vie intermittente.
Rideau et... Noir...

Puis émue je t'ai vécu
un onze du mois d'août.

Rappel de nuits éloquentes.
Comme chute la rivière,
ouvrant des pans de ciel
dans la masse des rocs,
à cinq reprises je t'ai vécu.

Je révise ce que je trouve vrai,
quand amoureuse j'avance;
je ne peux plus faire semblant.
Mon regard à nouveau emprisonne
le noble écho de ta présence.

Et je sais maintenant jusqu'où aller,
en profondeur de toi, pour que tu te livres.
Tes mots lumineux éclairent la scène,
je ne craindrai plus les salles obscures.

À l'attraction de toi, ancrée à tes forces océanes,
je vivrai à poings déliés le moment présent.
Au fil de tes passages à ciels ouverts,
nous regarderons filer les étoiles encor.



Papillon de vie

Benoît-Luc Simard

Celui qui t'a promis
Comme un paradis
Au bout de ta nuit
Discours insensés

Regarde dans la rue
Personne n'y va plus
Souvenirs disparus
Rencontres oubliées

Le besoin d'espoir
Empêche de voir
Tout le dérisoire
Des contre-vérités

L'espoir déchu
Même moi j'y ai cru
Je m'y suis perdu
Rien n'est arrivé

Papillon de vie
Vole vers l'infini
Papillon qui luit
Que c'est beau la nuit
Le moi, le faux, l'été
Tout s'est envolé
Le soi, le vrai, l'hiver
Tout est à l'envers

Papillon de vie
Vole vers l'infini
Papillon qui luit
Que c'est beau la nuit
Le moi, le faux, l'été
Tout s'est envolé
Le soi, le vrai, l'hiver
Tout est à l'envers

Errance

Catherine Jacques

Je porte dans ma plume ces mots qui sortent en larmes
S'écoulent en encre bleue.
Un par un, lentement,
Je déballe, en colère, une force invisible.

Mon compas se déboussole.
L'aiguille tourne trop vite, s'affole.
Suis-je en train de perdre le nord?

Mes balises sautent emportées par le flot de ma peine.
Mes errances s'enlignent.
Mon regard se porte au loin.
Loin vers mon île : mon désert, mon oasis, mon univers,
Ma source d'infini.

J'y trempe ma plume, toujours dans le bleu.
Comme une vague qui déferle, les mots glissent, lisses.
Cent fois, ils s'enroulent, se déroulent et coulent.

Au vent, je les offre.
Je souffle pour voir leur envol.
Ils me portent, m'emportent.
En transit, mon regard se pose
Sur un nouvel horizon.

Égarement


Sylvie Dale

Les balises sur le sentier pâlisent.
Le nord devient le sud,
l'ouest se prend pour l'est.
Seul l'oiseau fait le tour de la terre
sans boussole.

Ma chaumière,
mon repère au ventre chaud.
À l'abri des convulsions,
que ce soit moi ou mon ombre,
nous tressaillons
chaque fois que la vie nous surprend
à l'aube de l'inattendu.

Sous l'azur déserté,
la ville est fantôme.
Les oiseaux perplexes
s'enfuient au huitième ciel.
Siderés, les arbres
forment la résistance.

Sur le bord du réel,
je marche.
Dans mes nouveaux pas,
je marche solitaire,
à l'envers de moi,
le familier rendu lointain.
L'étrangeté tout le long
de mes jours.



Dans le compacteur du confinement,
la liberté est aux abois,
nos vies chamboulées,
démantelées en pièces amenuisées de l'espoir,
nos latitudes broyées
en fragments de temps circonscrit.

À pas hésitants dans la lune,
sur le chemin de nos échappées,
nous sommes des milliards de fourmis
zigzagant sur les trottoirs de béton.
Une maudite race humaine
qui vient de frapper un mur.
Un gros.

Manifeste

France Bonneau

J'écris pour que viennent et retentissent
les cris, tous les cris intérieurs.

J'écris trop et trop vite.

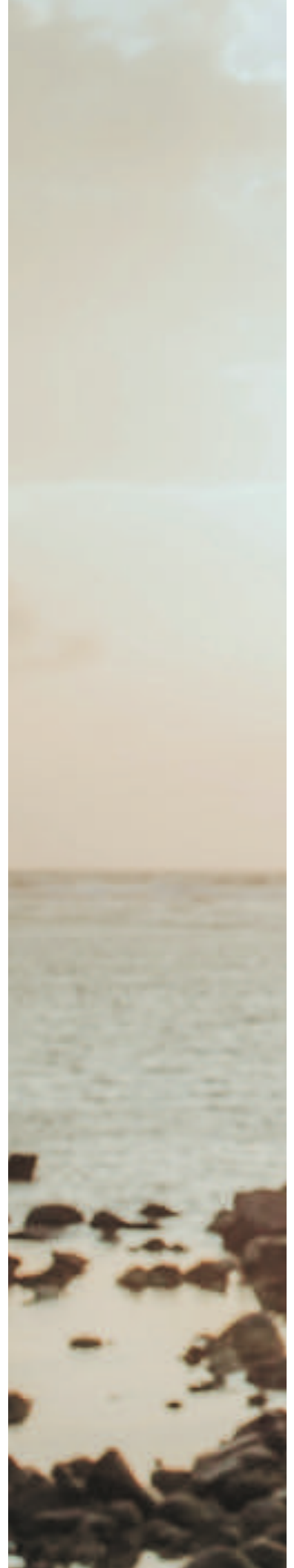
Les devantures me regardent, ironisent
mon envie de parler.

L'orage et la peur dans les côtes, j'écris
sur un fil de fer, avec un train d'enfer.

Je monte aux palissades de la nuit,
rejoins Vénus à peine un moment et je
reviens sur terre revoir les arbres, les
parcs où se glissent nos envies d'éclosion
printanière.

Nous sommes tous là, debout pour
l'ancrage de la tendresse animale, pour
la métamorphose de nos peines. Les
heures reconnaissent notre désir de
peindre une toile parfaite, aux couleurs
de décembre, de la neige en roulis
musicaux.

Nous sommes tous là. Reviendrons-nous
demain célébrer la richesse de nos
amours, la densité, la paix de nos émois,
l'avenir de notre histoire?



Reviendrons-nous en liesse,
ouvrir la porte aux mortels
en chagrin, soutenir les
enfants de la Terre, nos
compatriotes dans le besoin?

Moi je dis que oui. Un oui
tel un long manifeste. Un
oui intérieur, extérieur, à
largeur de rue, à grandeur
de cosmos, à braises
chaudes, à paroles honnêtes.

Restons debout, n'ayons
peur de rien et rédigeons-le
tous ensemble le manifeste
de notre délivrance!

La vieille dame

Alexandra Malbranque

Sous le ciel lourd de nuages
Tombent la pluie et les années.
Le vieillissement arpente le goût de la mémoire
Les jours labourent les rêves endimanchés.

Sur les hauts piliers de chair ramollie,
Elle porte son âge en une plainte lourde
Et pivote l'aiguille des heures en paquet
Pour éteindre la soif des dernières lueurs de l'aube.

Par la fenêtre des réalités,
Elle jette ses espoirs et un regard vers l'horizon.
Une mise en bouche empêtrée de croyances.
Un vide solennel dans les heures d'attente.

Les bons débarras froissent les consciences éveillées.
Un pittoresque à flanquer au visage.
Une horreur à dilater les pupilles.
Une saveur de honte et de regrets profonds.

Happée par la pluie et son tourbillon d'émotions,
Ricoche la solitude à l'intérieur du jour,
S'égare et se noie dans ses prunelles brillantes.
Les affres de l'amour, d'attente et de la nuit.

Autant en emporte le temps

Bouleversements, changements
Pertes de rôle, de contrôle
Paradigmes malmenés, niés, contestés
La succession normale des jours s'est arrêtée

Mutation et transition
Angoisse sourde, questionnement
Vide sidéral creusant son abîme
Dans un quotidien qui résiste

Regarder la société sans la reconnaître
Faire taire les idiots
Réveiller la compassion
Éviter la contagion meurtrière

Réinventer la vie
Tenter de la saisir
Repenser les priorités
Et les voir disparaître

L'urgence n'a pas de loi
La bêtise alors s'invite
Le bon sens s'étiole
Mais s'agrippe aux valeurs sûres

La vie simple se manifeste
Sans ostentation
La routine pragmatique
Rassurante et coutumière
Prend le pas sur les utopies d'hier

L'emprise du temps est dissolue
La vie continue...

Catherine Fortin

Abandonnée

Myriam Toussaint

Fleur sauvage
abandonnée sur la plage
au milieu de ces débris
repoussés par la mer
cadeau de notre dernier cyclone.

Heureuse il y a peu de temps
mon bonheur étalé
comme ces grains de rosée
perles à l'aube
scintillant comme ces étoiles
tapissant le firmament.

Appuyée sur ce vieux rafirot
mon regard se perd dans l'océan
les souvenirs affluent.

Poissons ramenés de ta pêche
Grillades sur la rive.

Collée à ton dos, ce soir
chaleur de ton corps près de moi
fête sensuelle accompagnée
du chant des sirènes.

Notre quotidien si simple
merveilleux ciel sans nuage.

Arrive le temps des pluies
la mer se déchaine.

Attente douloureuse.

Ce soir un bateau est revenu, vide
vagues rejetant ton corps,
bonheur fissuré.



De l'ombre à la Lumière

Réal Béliveau

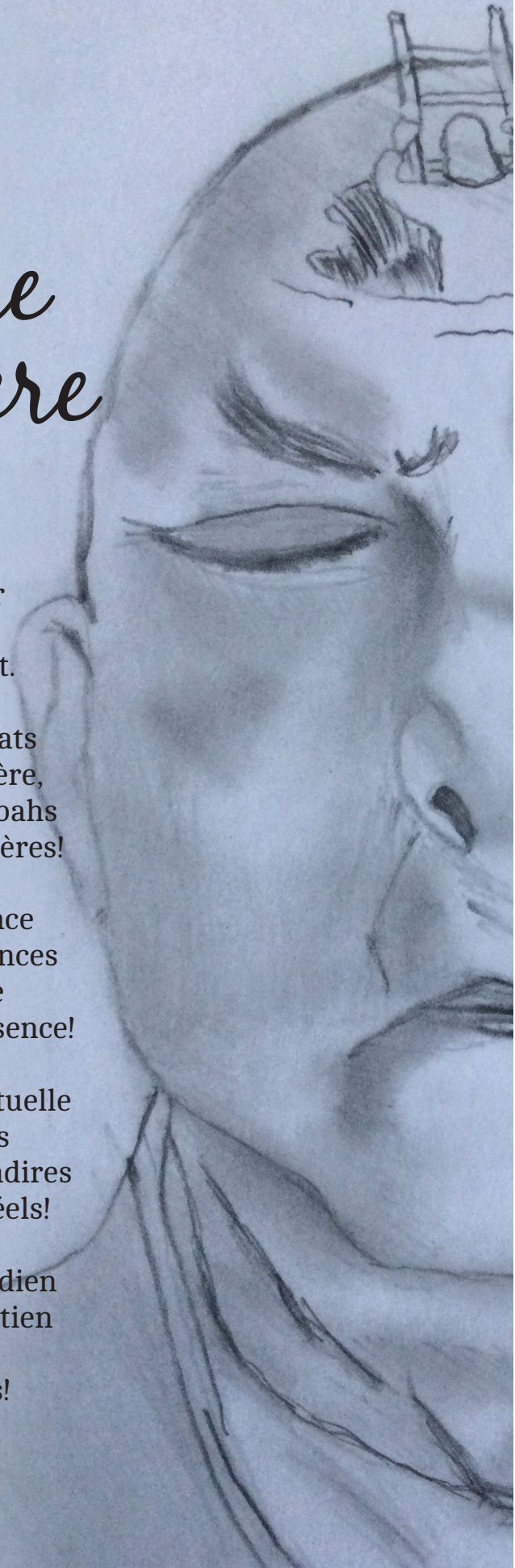
De l'ombre à la Lumière
De la tombe à ce qu'était hier
J'ai souvenance de moments
Où j'étais un gamin, un enfant.


J'ai souvenir de mes petits soldats
Sortant de l'ombre vers la lumière,
De mes petits châteaux, mes casbahs
Où la guerre avait de belles manières!

J'ai souvenir de cette adolescence
Découvrant le monde et ses essences
Où j'allais perdre l'innocence
À la recherche ignorée de ma présence!

J'ai souvenir de cette quête perpétuelle
La recherche de mes devenir
Là au bout de mes doigts, ces biendires
En des moments de réels et déréels!

J'ai souvenir de ce tumulte quotidien
Où qu'un rien se satisfasse d'un tien
Que les bons alois
Ne faisaient pas toujours lois!





Je me souviens d'une autre enfance
Qui ensoleillait ma présence
Celle des petits pas certains
Allait me quitter un beau matin!

Je me souviens de bien beaux moments
Qui se nourrissaient de beaux petits cris
De joies et de bels esprits
Me ramenant d'antan!

J'ai souvenir que mon voisin
Était autre chose qu'une porte
Mais bien un Toulousain
Qui sans crainte m'ouvrait sa porte!

Je me souviens d'Elles
De tous ces projets
Qui me sont éternels
En ce prédécès!

D'ores et déjà j'ai grand espoir
Avant que vienne le noir
Que je serai en cette lumière
Pour des jours comme avant-hier!

Il me sera bon de retrouver vos mains
De me blottir dans vos câlins
De voir plus qu'un sourire qui aime
Mais le verbe qui nous y mène!

Alors Avant-hier,
Illumine l'ombre,
Ajourne ma tombe,
J'ai moult à faire!

De l'ombre à la lumière, Réal Béliveau, dessin

L'énigme

Lina Simahfoud

Dans une ville en constante expansion,
Où la solitude n'avait pas sa place,
Personne n'osait remettre en question,
Son propre rôle dans le temps et l'espace,

Mais alors que, moi, je cherchais le mien,
Perdue dans cette foule pressée sans nom,
J'aperçus une silhouette familière au loin,
Sans que celle-ci n'y porte la moindre attention,

On ne pouvait pas « ne pas » la remarquer,
Même si, en apparence, elle semblait assez banale,
Mais dès qu'on l'approchait pour l'aborder,
On voyait bien qu'elle était tout sauf normale,

On disait d'elle qu'elle était timide,
Ou asociale, dépendamment des cas,
Mais face à son sans-gêne très limpide,
On comprenait que ce n'était pas le cas,

Elle a toujours été très honnête:
Mentir pour elle n'était pas une option,
D'ailleurs, tout ce qui lui passait par la tête,
Pouvait quitter sa bouche sans raison,

Mais lorsque tous eurent appris la vérité,
Qu'elle dévoila, sans en faire un spectacle,
Tous se mirent à la voir comme une attardée,
Et son intelligence, comme un miracle,

Après avoir beaucoup cherché sa compagnie,
Qu'elle accepta, même si elle s'en fichait,
Je parvins enfin à comprendre mon empathie,
Pour elle, qui faisait tout ce qu'elle voulait,

Je compris pourquoi elle aimait tant être seule:
Ça lui permettait de rester qui elle était,
Alors que face à ceux qui s'énervent et s'engueulent,
Là, elle se sentait plus seule que jamais,

J'appris qu'elle avait peur du changement,
Et détestait par-dessus tous les imprévus,
Pourtant, elle évoluait constamment,
Pour survivre à son existence corrompue,

Je découvris l'immensité de son cœur,
Et le gouffre sans fond de sa curiosité,
Mais je ne parvins pas, à mon grand malheur,
À exposer sa véritable personnalité:

Elle était mature et, pourtant, si innocente,
Si naïve et, pourtant, si intelligente,
Si réfléchie et, pourtant, si étonnante,
Si incertaine et, pourtant, si cohérente,

Si calme et, pourtant, si puissante,
Si pressée et, pourtant, si patiente,
Si gentille et, pourtant, si distante,
Si seule et, pourtant, si vivante

Lorsqu'elle partit, débarrassée de ses regrets,
Le cœur chargé d'expérience et déchargé de craintes,
Les autres ne comprenaient pas plus qui elle était,
Mais voyaient bien qu'elle avait laissé son empreinte,

Moi, après avoir eu la chance de la côtoyer,
Je ne serai sûrement plus jamais la même,
Cette personne s'accordait la liberté de changer,
Tout en restant toujours fidèle à elle-même...

Avez-vous deviné de qui je parlais?
Sinon, la réponse, la voilà :
C'était une énigme, un secret...
C'était moi.

Gare aux adieux...

Diane Descôteaux

le chuintement convulsif
des roues d'acier sur le rail
rythme ma chair qui voyage
aux confins du rêve
à bord d'un tramway nommé Désir
tel un tango langoureux

le roulis monotone
de ce long convoi
arrivant de nulle part
à fine épouvante
me plonge dans une profonde
mélancolie
où mon esprit déraille
à court de vous
comme un enfant qu'on laisse
sur le bout du quai
anéantie à l'idée
de ne plus se revoir

l'âme au bord du gouffre
et prise de vertige
alors que le train tangué
et s'ébranle
dans un rugissement mécanique
dont l'écho macabre
déchire la nuit
je sens la fin toute proche
l'Orient-Express s'en va...

je pars et tu restes –
pour ne pas souffrir vaut mieux
que tu me détestes

Amertume

Susy Desrosiers

J'ai épluché
nos aventures
nos matins sur la grève
nos insomnies
encadré nos visages

tes yeux
tes soupirs
autant de paradis pillés

tes joues
réminiscences
coups de peur
coups de fête

ta bouche
un lambeau de ciel
débordant de tes lèvres
un brin d'éternité
fragile
où je dépose nos cendres

j'ai voulu
te retenir
te cloîtrer
faire un chantier
de nos paysages
hélas
nous sommes
zone sinistrée.

Destinée

Sylartvie (Sylvie Huppé)

Chemin dessiné devant
Semble vague et insensé
Ardemment demandé
Force interne, résiste encore

Incongruence et intelligible
Souhait du changement
Maintenant arrivé
Syndrome de l'imposteur

Âme en paix
Respire le renouveau
Confiance revenue
Sensation s'émerveille

Peur devient bonheur
Chemin parsemé de liberté
Vie changée
Abondance vivante

Chemin abrupt franchi
Avenir dans le ciel
Destin meilleur
Joie, bonheur en action

Alignée sur la vie
Alignée vers le bonheur

poésie photo-graphique

France Letendre

le poète de l'image
et le photographe des mots
ont construit et dé-construisent
le gay luron mariage
du triste collage
de villes, villages
et sauvages paysages
toujours sont-ils accords-d'heures
de textures et de couleurs
ou d'accords d'œuvres
prennent-ils l'in-temporel en cliché
et l'espace en dictée
toi mon ami lointain
qui explore les terres d'eaux douces
et les blues lagunes blanchies
aux rythmes de la musique classique noire
et aquatique asiatique
du photo-graphe et de l'écrit-vainc
qui calcule ses pas pour arriver à ses fins



Carnet d'écriture



Récit

Carnet d'écriture RÉCIT dévoile des textes en prose d'auteurEs. C'est un moment unique de partager l'imaginaire des membres de la FQLL!

Nostalgie!

La nuit tombe et réveille une sourde nostalgie. Je revois ces soirées animées, lorsqu'une magie s'opère entre deux âmes esseulées. Je m'abreuve aux souvenirs : ces rires fluides qui fusent allègrement, ces regards appuyés, porteurs de caresses subtiles, de promesses latentes. Ce langage des corps, ces pulsions charnelles, je ressens leur absence dans mon corps, dans mon cœur, dans mon âme. J'imagine déjà une main aventurière qui explore délicatement mon avant-bras, j'entends la légèreté de nos respirations, je deviens cette ivresse ouatée.

En réalité, la maison m'enrobe dans un cocon trompeur, un confort dénué de chaleur humaine. Heureusement, tant de couleurs habitent ma demeure. Je me dépose sur des toiles exotiques, revivant l'envers de leurs décors, je m'anime à travers ces statuette chargées d'émotions ancestrales, je frémis à la vue de symboles autochtones aux résonances mystiques. Immanquablement, ces souvenirs me ramènent à des histoires particulières et à des rencontres rassurantes. Elles me confirment la présence de héros anonymes soucieux de protéger ces voyageurs curieux apprivoisant à tâtons leur culture.

À nouveau, je balaie des yeux mon horizon. Le foyer me regarde, las d'être aussi froid. Un ballon sommeille sur le sol, solitaire, les plantes arborent quelques feuilles desséchées. Le divan, encombré de coussins brodés, crie sa solitude. Quant au fauteuil berçant, silencieux, il respire l'absence.

La nuit tombe et, à travers tous ces souvenirs, cette sourde nostalgie.

Denise Aubé

Épouvante

Bernard Legault

Se retrouvant seule, tous les tabanidés du coin étant partis mordre ailleurs, une mouche à chevreuil communément appelée *frappe à bord* prend peur. C'est une mouche pas très autonome. Hébétée, s'imaginant une vie à laquelle elle n'est pas préparée, elle n'a qu'une idée en tête : retrouver ses semblables. Elle fonce tête première, droit devant. Un cheval, qui se dandine crinière au vent devant des pouliches broutant, l'aperçoit. Attaqué plus tôt, peut-être par celles-là mêmes que cherche à retrouver notre mouche, il hennit sa peur et détale, sautant au sens propre la clôture, la queue entre les jambes, à la surprise de ses admiratrices.

Retenu par une corde à sa niche, Brutus, un molosse, voit ce cheval qui fonce droit sur lui. Il tire si fort sur sa laisse qu'il arrache la niche de son socle.

Adam, le propriétaire du chien, voit la niche s'envoler. Sa femme qui regarde aussi dehors lui crie : « C'est Brutus qui traîne la niche ». C'est alors que le maître aperçoit le cheval qui coure après le chien. Il a peur pour son animal. Ève s'inquiète plutôt de ce que le dogue pourrait faire.

Le jeune Abel, fils d'Adam et d'Ève, garçon tout ce qu'il y a de sérieux, une raie bien tracée, des lunettes françaises, le pantalon baissé en train de faire ses besoins dans la bécosse familiale, se trouve sur le

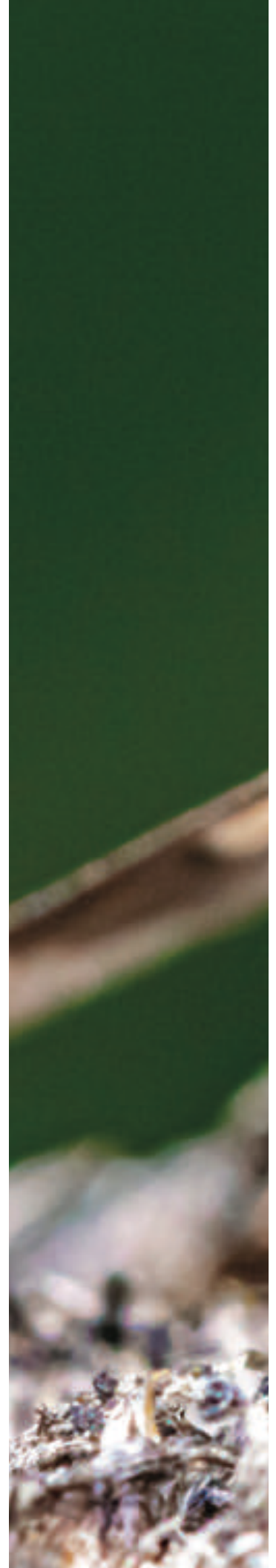
chemin de fuite. Entendant le raffut, il met un œil dehors. Voyant ce qui fonce sur lui, il se décide juste à temps à évacuer. La niche se fracasse sur le cabinet d'aisances. Tout vole en éclats. Brutus ainsi libéré, dépassé par le cheval qui a encore dans les oreilles le vrombissement de la mouche, peut enfin profiter de sa liberté. Abel, tenant d'une main sa culotte et de l'autre sa peur, s'enfuit dans la direction opposée.

Pas du tout heureux d'avoir à reconstruire une niche et une bécosse et forcé de partir à la recherche de Brutus, Adam ne la trouve pas drôle. La bête, pas si bête, l'évite tant elle peut.

L'heureux molosse cause bien des frayeurs. Les chiens à son passage réveillent en sursaut les plus endormis. Les gros pitous et les chiens-chiens qui à l'extérieur ne sont pas attachés, ayant perdu le nord, courent dans tous les sens, surtout les femelles protégeant leur vertu. Ce n'est pas tous les jours que l'on confronte un dogue.

Tout le village s'émeut. On se croise, on se coupe, on se heurte. Les chiens énervent les humains qui énervent les chiens. Certains ne pensaient pas avoir autant de jambes. Jamais de mémoire on ne vit ce lieu plus animé.

Les tabanidés, prenant conscience qu'un des leurs manque à l'appel, reviennent en formation. Le spectacle des chiens et des humains apeurés qui fuient dans tous les sens les excite. Notre mouche à chevreuil, retrouvant ses amis, ne porte plus à terre. Elle rejoint l'escadron qui fonce tête première. Ne mords pas toujours celui à qui l'on pense.





La face cachée du monde civilisé, le choc

Aida Bairam

Il était allongé sur un banc à la gare de l'est de Paris, couvert de son manteau jusqu'à sa tête, ses bras pliés pour faire un oreiller cachant également son visage, ses yeux sont fermés, une légère respiration bruyante permet aux passants de trouver la source : il dormait. À quelques dizaines de mètres tout près de la sortie de la gare, il y avait plusieurs personnes debout, ou accroupies, ou bien assises sur le trottoir. Elles sollicitaient les gens dont certains déposaient dans un pot quelques sous ou alors directement dans la paume de leur main. Une femme attirait particulièrement l'attention des passants, assise sur le trottoir en position grenouille, ses jambes repliées sous son bassin, son dos adossé au mur tandis que sa main droite reposait sur son genou droit, ouverte aux piétons. Elle était dans la trentaine, ne parlait pas, mais émettait un son mélodieux du fond de sa gorge implorant de l'aide. Au creux de son bras gauche, un minuscule bébé qui tétait son sein avec un semblant de satisfaction.

Cette scène s'est produite il y a des dizaines d'années. Elle s'est répétée lorsque nous avons descendu du train à la gare de Strasbourg. Vivant dans cette ville pendant plusieurs années, ces situations faisaient partie de notre quotidien et s'ajoutent à elles, les sans-abris. Ces gens ne mendiaient pas, mais leur présence près des élégants magasins, des immeubles avec portier à l'entrée principale, contrastait énormément avec les résidents du quartier. Des scènes de misère côtoyant la prospérité et l'opulence.

La répétition de ces événements dans la majorité des grandes villes européennes et américaines me laisse perplexe. Il y a des causes à la pauvreté et à l'itinérance. Ces pays sont connus pour leur civilisation, pour être les plus riches, pour avoir les moyens technologiques les plus poussés au monde pour vivre sur la terre et dans la galaxie. Loin d'avoir appartenu à un de ces régimes totalitaires, militaires, autoritaires dans le monde, ils sont connus pour avoir un régime démocratique, fédéral, républicain, conservateur, libéral, etc. La question est donc : comment accepter ces scènes dans ces pays de progrès et de science où les gens revendiquent leur supériorité?

Ce fut mon premier étonnement : moi, arrivant de l'Orient, d'un pays soi-disant sous-développé du Levant, il y a presque 50 ans où la pauvreté n'était pas visible dans les rues. Les services de l'éducation et de la santé étaient gratuits. Les gens démunis étaient ceux qui n'avaient pas suffisamment d'argent pour s'offrir des petits plaisirs. Ils devaient compter les sous de façon serrée et venaient très modestement, sans avoir faim, demander de l'argent. Ce n'est certainement plus le cas à l'heure de l'écriture de ces lignes en 2021.

Quel régime sociétal faut-il créer pour rendre l'Homme digne de ce nom? La réponse se fait attendre... le partage est encore loin.

À espérer qu'avec la période actuelle, dans laquelle une grande partie de l'humanité s'est retrouvée face à elle-même, celle-ci réalise que ses besoins ne sont pas que matériels. La contribution de tous, travaillant coude à coude, partageant des connaissances et des solutions qui étaient jusqu'à présent chassé gardée, s'ouvre enfin et pourrait permettre au monde entier d'en profiter... n'en serait-il pas doucement ainsi pour l'ensemble des besoins de la société?

Grisaille

Reine MacDonald

Le jour patauge dans la froide indifférence de la pluie. Déçus de l'absence des caresses du soleil, les arbres laissent les gouttes d'eau glisser sur la soif des feuilles. Insistante, la crécelle des gouttières jacasse jusqu'au silence gris des trottoirs déserts. Je paresse dans le confort de mon fauteuil fleuri, croquant une pomme, cheveux en broussailles. Je m'ennuie! J'ai une soudaine envie : toucher, toucher encore le papier usé de mes livres, comme un peintre caresse sans cesse le grain de sa toile! Je me lève, avance avec nonchalance vers la bibliothèque, et m'arrête devant le rayon de mes auteurs préférés. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Molière et Marie Laberge n'ont rien à me dire. Robert Lalonde est retourné vers sa poétique « Baie de feu ». Miron, mon beau parleur, mon romantique poète tourmenté, est disparu dans son aube limoneuse. Je referme le petit carnet bleu de Félix, car je reviens tout juste de marcher avec lui, Pieds nus dans l'Aube. Je ne retrouve pas le chemin de Natashquan! Pourtant, Vigneault m'a

raconté qu'il a pour moi un beau lac tout bleu! Nelligan a chassé ses oiseaux de février. Pagnol marche seul dans le concert des cigales en regardant pleurer la fille du puisatier. Rien à faire, je passe mon tour! Ils dorment ou m'ignorent! Alors, grand bien leur fasse! Tant pis, je ne les implorerai certainement pas. Nez en l'air, je me dirige vers mon bureau en désordre, ce grand voilier solitaire accosté devant la fenêtre d'un imaginaire bateau de pirates! Je m'embarque avec pour tout bagage, un cahier, et mes rêves! La mer est belle, et l'horizon déborde de secrets! Je laisse les consonnes, les voyelles, se coucher sur les feuilles gourmandes. Les mots se bousculent, pêle-mêle, comme une volée de grands oiseaux, poussés par le vent de l'aventure. Au bout de ma plume, c'est une marée d'encre! Les blanches feuilles se noircissent de lettres et de ratures nécessaires. Je me passionne, j'écris, j'imagine. L'histoire s'accote à la marge! Elle se déchire en paragraphes. Le sablier du temps s'est arrêté. Et, dans une coupe de papier, je me soale d'écriture, cette délicieuse absinthe.

La fatigue de la plume

Luce Doré

Waterman, cette plume bleue et dorée, c'est moi. Je suis déjà remplie d'une encre universelle. Et je suis prête à parcourir le monde pour y découvrir ses mille merveilles. Mais suis-je réaliste?

Je suis toute petite, je ne prends pas beaucoup de place et je suis facile à utiliser. Je voyage léger. Mais je dois régulièrement refaire le plein de mon essence principale afin de survivre.

Je suis svelte, racée, lumineuse et orgueilleuse comme un paon. Mais je suis malgré tout réservée. J'ai aussi de l'audace et je ne donne pas facilement ma place.

Comme celle de mon espèce, je suis gourmande de mots. Je n'ai pas souvent le syndrome de la page blanche. Je roucoule au cours des rencontres imprévues, des expériences merveilleuses. Chacun de mes traits sillonne le papier et m'emballe : des billets d'amour, des lettres amicales, des récits de voyage, des cartes postales. Tout devient matière à raconter.

Par contre, je dois avouer que mon espace est assez restreint. Il m'arrive de m'égarer au changement de sacs à main de marques luxueuses, aux sacs à dos aventuriers, aux valises rigides ou à roulettes, aux divers étuis à crayons usagés. Mais je refais toujours surface malgré tout, et cela avec un plaisir immense. Je pense être un indispensable du voyage. Et je sais que la vie est belle et me sourit.

Mais mais voilà qu'après moult années et randonnées, avec l'âge et l'usure, et de plus, avec l'arrivée d'Internet, des téléphones cellulaires et intelligents, des tablettes, des iPod, des textos, des Twitter, des Instagram, des égoportraits, des Skype, des Face Time, des Snapshot, je dois me convaincre que mon temps est bien compté. La retraite se pointe à l'horizon. Il est vrai que je me fatigue plus vite qu'avant et que mes ressources ne sont plus facilement disponibles. Je me sens vraiment déplumée.

La Waterman vient de frapper son Waterloo.

La dérive et l'espoir

Monique Montreuil

Il ne la voyait qu'à travers une vitre. Il lui envoyait la main, elle agitait la sienne. Il fredonnait une chanson qu'elle ne pouvait entendre, mais dont les paroles résonnaient dans son cœur, et son doux visage s'éclairait un peu. Il vivait cette épreuve jour après jour, son anxiété augmentant malgré lui, car il n'y avait pas de réponse à ses interrogations. Autour de lui, d'autres mains bougeaient, bien des yeux cherchaient une image rassurante en retour.

Il retournait chez lui le cœur lourd, les pensées un peu emmêlées, avec un sentiment d'impuissance incommensurable. Il entendait parler de mort, de maladie, il tentait de se raccrocher à l'espoir que celle dont il avait dû se séparer, à qui il consacrait maintenant tout son temps, survivrait encore un peu. Comme tant d'autres, il espérait une embellie, l'espoir de la retrouver et lui tenir la main. Il poursuivait sa routine, malgré la peur qui l'assailait. De l'aide arriverait bientôt, disait-on, mais devant l'inconnu, qui peut calmer l'angoisse et la peur?

Ah! Si elle avait pu demeurer à ses côtés dans cette maison où leur vie s'était tissée, avec ses petits et grands bonheurs au quotidien, avec ses hauts et ses bas, mais heureuse au demeurant, l'équilibre revenant toujours.

Ce soir (pourquoi celui-là?), son cœur était plus serré que d'habitude. Elle n'était pas venue à la fenêtre à l'heure habituelle. Que se passait-il donc à l'intérieur de cette maison un peu lugubre? Demain matin, il ferait des pieds et des mains pour obtenir une réponse, faisant fi des obstacles. Il ne pouvait détruire ce sentiment de culpabilité qui le tenaillait souvent dans ses moments de solitude, malgré les mots de réconfort et d'encouragement de son entourage. D'autres proches la visitaient avant que se produise cette hécatombe, mais le soutien quotidien, c'était lui.

Cette nuit-là, il n'avait pas trouvé le sommeil, et avait renoncé à le recouvrer.

Il y avait un manque de soins, un manque de bras, de l'épuisement et un sentiment d'impuissance à l'intérieur de cette institution, comme tant d'autres. La tourmente tourbillonnait partout, en dehors comme en dedans. Toutes les images et tous les mots cités et reproduits ne faisaient qu'amplifier l'angoisse et l'insécurité.

Le lendemain matin, il recevait un appel : elle s'était éteinte durant la nuit, apparemment, paisiblement, c'est tout ce qu'on pouvait lui dire. Il fallait s'occuper des vivants.

Elle était son épouse, elle était ma mère, et nous l'aimions plus que tout.

Les mois ont passé, les choses se sont stabilisées, des vérités ont éclaté au grand jour, des pistes de solutions proposées. Que personne ne revive ce cataclysme!



Tout droit devant

Chantal Leblanc

Le regard fixé tout droit devant, elle avançait pas à pas. Chacun de ses pas semblait lourd et ardu, comme si un boulet les retenait.

Rien ne devait l'arrêter. Elle continuait d'avancer en regardant tout droit devant, sans se soucier du tumulte que sa personne même suscitait. Centrée sur la seule raison qui justifiait sa présence à cet endroit, en ce matin frisquet d'automne, elle marchait dans l'allée telle une condamnée à mort. Tout au bout, le verdict final allait être prononcé.

En effectuant sa longue et pénible marche vers le lieu dont elle ne pouvait détacher son regard, elle demeurait droite et digne. Aucun signe particulier ne permettait de déceler son état d'esprit, si ce n'est la lourdeur de ses pas.

Soudain, elle bifurqua légèrement vers la droite et levant le bras, déposa sa main sur le cercueil en bois de couleur

acajou qui se trouvait maintenant à sa hauteur. Elle laissa glisser sa main fine tout le long, en penchant légèrement la tête pour en suivre le mouvement gracieux. Comme ce bois était beau, lustré et lisse. D'une teinte acajou tellement chatoyante qu'il accrocha son regard quelques secondes, le temps qu'elle puisse se féliciter du bon choix qu'elle avait fait.

Puis, de façon inattendue, son bras se replia sur sa poitrine comme si elle venait d'être touchée douloureusement au cœur. Tout son corps se courba. Ses cheveux mi-longs se répandirent de chaque côté de son visage, masquant le chagrin profond qu'on aurait pu y déceler.

Elle se redressa, se tourna rapidement du côté opposé, pour prendre place au premier rang.

Le regard tout droit devant, elle aperçut enfin le prêtre qui la salua d'un geste discret, puis jetant un coup d'œil vers la nef derrière elle, il tendit ses deux bras ouverts, et invita la foule à se lever. La cérémonie funèbre pouvait débuter.

Dans les premiers accords de l'Ave Maria de Schubert propulsés du jubé par l'orgue Casavant, devant toute cette foule présente, elle reçut sa sentence

Condamnée à perpétuité à survivre à son enfant.



Vert fluo

Danielle Boivin

Que je suis jolie! Que je suis donc jolie! Je crois que je n'ai jamais vu quelque chose de plus jolie que moi. Si parfois je suis portée à l'oublier, lorsque je vois d'autres magnifiques insectes, je n'ai qu'à regarder mon reflet dans une petite mare de pluie. Il ne peut y avoir rien de plus joli que mon long corps si élancé, ma belle petite tête toute ronde, mes dents si pointues, et que dire de la couleur de ma robe. C'est du plus beau vert fluo, le plus doux que je connaisse. Et mes fines rayures noires, agrémentées de points jaune éclatant, ne sont-elles pas uniques au monde? Lorsque j'ondule de tout mon corps, elles font un effet du tonnerre. Et mes pattes, que dire de mes pattes sinon qu'elles sont *extraordinaires*. Qui, à part un mille-pattes (quel gaspillage d'énergie) peut se vanter de se mouvoir sur douze petites pattes, les plus mignonnes qui existent. Quel beau déhanchement elles produisent! J'en suis hypnotisée moi-même. Que d'arabesques, elles me permettent d'exécuter, parfois même sur quatre ou six pattes seulement. C'est fabuleux!

Je pensais à mes jolies dents tout à l'heure. Si on savait la quantité de feuilles qu'elles m'ont permis de déguster cet été : oui, des milliers et des milliers. Je ne sais pourquoi j'ai toujours si faim. J'ai beau m'empiffrer du matin au soir, mon estomac crie toujours famine. Je n'ai jamais été aussi dodue.

Mais là c'est fini, ce matin, je n'ai plus faim. Au contraire, je m'endors terriblement. Je bâille tellement que je me tanne moi-même. Mais j'ai une idée : comme il y a apparence de pluie, je vais prendre quelques heures et me tisser un beau petit cocon et faire du « cocooning », je l'ai bien mérité. Voilà, c'est fait. Oh! je bâille encore. Bonne nuit!

Que je suis bien dans mon joli cocon. J'ai si bien dormi, je me sens reposée, mais c'est étrange je ne sens encore aucune faim. Tant pis, c'est maintenant que je perce ce cocon et que je retourne vers la vie en plein air. Mais je dois m'avouer que je me sens tout de même un peu étrange, je me sens différente; oui, c'est ça, c'est comme si j'étais un autre insecte. Qu'est-ce qu'un petit somme ne peut pas accomplir sur une gentille petite chenille verte!

Ah! mais c'est donc vrai, je suis différente! Où sont mes belles couleurs, mes douze pattes, ma bouche? Je n'ai plus de bouche... Mais j'ai tout de même encore quatre pattes et elles sont longues, longues, elles sont magnifiques. Et j'ai des antennes sur la tête, youpi! Oups, je crois que je suis maintenant un garçon... Bof!... Et sur le dos? Qu'est-ce que j'ai sur le dos? Je sens que ça bouge bizarrement. Mais ce sont des ailes! J'ai des ailes! Je suis un oiseau. J'ai les ai toujours tellement enviés, libres de se déplacer à grande vitesse. Voilà! je suis un oiseau! Mais non, c'est impossible, je n'ai pas de plumes et de plus ce ne sont pas deux ailes que je sens, mais quatre. Alors qu'est-ce que je suis? Mon corps est si élancé, finie la ligne dodue, et mes ailes, quelle richesse de couleurs. Je suis magnifique! Magnifique!

Et si j'essayais de voler? Ah oui, je le fais tout de suite, je m'envole... je vole...

Carnet d'écriture
Laurentides



Consumée

Geneviève Catta

Consumée est seule, elle marche et elle compte les trous d'homme, les cannelures dans les trottoirs, mais ses dents claquent fort, si fort qu'elle serre ses mâchoires à deux mains et ainsi agrippée à elle-même, elle marche dans la rumeur et le grondement – sang plein le corps qui lui broie les tempes, sans frénésie mais fort, si fort –, son poste de manutentionnaire a été aboli, l'usine a réorganisé les effectifs, fini les journées entières à se tenir debout, à s'engloutir la tête dans le ronron du convoyeur, à ficeler des lots à répétition, le bras droit qui trie, le bras gauche qui rabat, le bassin qui bascule afin d'engager les deux mains qui saisissent dix culottes de couleurs et de tailles identiques, *comment tu peux nous faire ça*, a hurlé Henri quand il a su, *comment on va faire*, a-t-il hurlé, *qu'est-ce qu'on va devenir*, a-t-il hurlé, Consumée a tiré avec dépit sur sa cigarette, sans regarder elle a envoyé le mégot d'une pichenette, elle s'active, elle travaille, elle sourit, elle cuisine, Henri non, *t'es nulle*, a-t-il soudain gueulé devant sa sansevière embrasée à cause du mégot et qui flambait, *va-t'en*, a-t-il vociféré *va-t'en va-t'en*, vingt-trois fois a compté Consumée jusqu'à décider à la vingt-quatrième de le quitter et de sortir sans rien d'autre qu'elle-même, de partir vraiment et de marcher jusqu'à ce que l'envie d'aller voir la vie ailleurs lui vienne que déjà elle claque moins des dents, ses tremblements ont cessé, marcher met au net la blessure, *ne te brûle pas toi aussi*, lui a dit son amie qui l'attend chez elle que déjà un passant ralentit à sa hauteur et qu'elle embarque dans le champ de son ombre.

Une nuit d'orage

Rolande Nadon

Tard dans la nuit, le tenancier de la taverne du quartier souhaite fermer boutique.

« Allez, les gars, il est trois heures du matin. Rentrez chez vous; ça fait déjà un bon bout de temps que j'ai lancé le last call, » dit-il en essuyant les verres derrière son comptoir.

Grommelant, les hommes tentent d'insister :

« Allez, Freddy, fais une exception. On n'a pas le goût d'entrer à la maison. Aujourd'hui on a appris que l'usine allait fermer ses portes. Tu peux comprendre ça, non? »

Mais c'est peine perdue, et le tavernier ferme les portes derrière les gars qui lui souhaitent tout de même le bonsoir de leur voix pâteuse. Arthur part en titubant après avoir levé sa casquette gauchement pour saluer ses compagnons de travail. Chemin faisant, il entame un monologue avec lui-même alliant les gestes à son propos quelque peu décousu. Au fur et à mesure qu'il avance, il hausse le ton.

Rendu chez lui, c'est avec peine qu'il tente de déverrouiller la porte, d'entrer la clé dans la serrure. Lorsqu'il parvient enfin à franchir le seuil, son épouse, encore debout à cette heure tardive, s'approche doucement et lui demande de faire moins de bruit, afin de ne pas éveiller les enfants. Soudain envahi par un vent d'une violence inouïe, Arthur frappe tout ce qui

se trouve sur son passage, renverse un petit camion à benne, fait virevolter une poupée de chiffon qui va s'affaler dans un coin, fracasse une pile d'assiettes qui jonchent ensuite le plancher de la cuisine, lance une chaise dans un mur, et ressort aussitôt par la porte arrière en titubant. Après un orage de hurlements, de pleurs et de plaintes, le silence, un silence aussi lourd qu'inattendu, un long silence soudain rompu par le bruit strident des sirènes qui pourfendent la nuit en s'approchant du quartier.

À l'aube, un cordon de sécurité délimite les abords de la maison d'Arthur. Les curieux s'attroupent.

« Qu'est-ce qui s'est passé, Monsieur l'agent? »

« Reculez, reculez, s'il vous plaît. »



Réveil brutal

Danielle Hudon

Relève-toi! Cesse de faire semblant que tu es morte ou que tu es tombée dans le coma. N'essaie pas de jouer avec moi comme tu fais si souvent. Debout! Ou je t'écrase les reins ou je t'empoigne par le cou et tu goûteras à la leçon de ta vie.

Debout, lève-toi! Ne fais pas semblant. Je me suis peut-être emporté, c'est vrai, mais pas tant que ça, après tout. Et puis, tu m'as provoqué. Tu n'aurais pas dû dîner avec ton ancien patron. Tu aurais dû savoir que ça me mettrait dans tous mes états. À quoi t'as pensé? T'as pensé à toi, juste à toi, comme d'habitude.

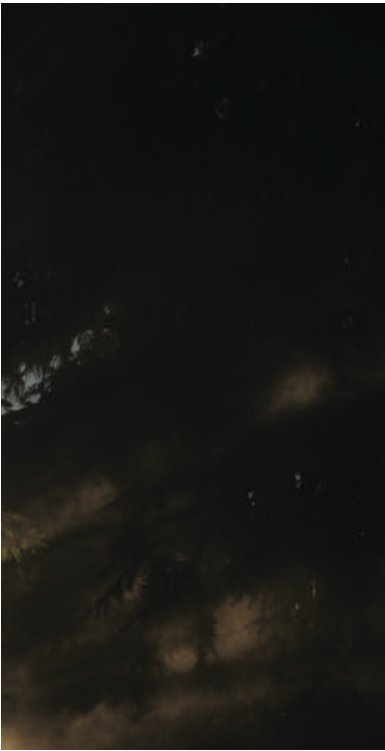
Fais pas semblant, relève-toi.
Tu m'entends? Tu m'entends Ariane?

Bon, je suis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Juré, je ne recommencerai plus. Ariane, ne me fais pas ce coup-là, je t'en prie, réveille-toi! S'il te plaît, réveille-toi.

J'irai me faire soigner, je te le promets, mais de grâce, RESPIRE, JE T'EN SUPPLIE, RESPIRE, c'est tout ce que je te demande.



Hors compétition



La FQLL célèbre la créativité et le talent en publiant des textes de ses membres qui ne peuvent être en lice pour le Prix Paulette-Chevrier.

Fêtez avec nous le talent littéraire !

*Hors compétition
Chaudière-Appalaches*



Convoi de bernaches
de persistants cris au loin
froide nuit d'avril

Mistral se tait
soldat baisse les bras
mitraille

Lorsque le rêve
s'approche de la réalité
dormeurs s'éveillent

L'aube se lève
les corneilles corbinent
l'hiver somnole

Vin de Provence
papilles émoussillées
apéro rosé
jeu de cribble
abandonné sur la table

Diane Robert



4545, av. Pierre-de Coubertin
Montréal, Québec H1V 0B2
514 252-3033
coordination@fql.ca
fql.ca

Éditeur

Fédération québécoise du loisir
littéraire - FQLL

Directrice littéraire

Diane St-Antoine

Comité éditorial

Diane Robert
Diane St-Antoine

Réviseurs

Claire Bourassa
Diane St-Antoine

Photo de la couverture

Wonderlane-Unsplash

Conception de la maquette et graphisme

Isabelle Boily
isabelleboily1@gmail.com

ISSN 2291-4978 (Montréal, en ligne)
Dépôt légal volontaire- publication
numérique gratuite
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

La revue Le passeur a pour mission de promouvoir le loisir littéraire. Elle publie des textes d'auteurs dans un contexte de loisir littéraire. Tous les genres littéraires sont acceptés sous réserve de ne pas véhiculer un message haineux, diffamatoire, raciste, sans s'y restreindre.

Elle est offerte en libre service sur www.fql.ca et sur ISSUU.com.

Les auteurs ont accordé à la FQLL le droit de publier leurs textes dans ce numéro de la revue. Chaque auteur demeure titulaire de ses droits. Aucun texte de cette revue ne peut être reproduit ni traduit sans l'autorisation écrite de l'auteur.



*Sur le chemin des mots, les auteurEs vous guident vers la joie,
le rire et des moments de pure poésie.*

À la prochaine!